

GLEIZES

Biographie

Pierre ALIBERT



8° L²⁷_n
96344
(A)

EDITIONS GALERIE MICHEL HEYBOND

92/782357

NVI 785257

✓

GLEIZES

BIOGRAPHIE

Pierre Alibert

GALERIE MICHELE HEYRAUD

27
Ln
96344
(1)

826

*Nous tenons à remercier particulièrement
Pierre Boudriot et Muriel Levé pour la qualité
et la gentillesse de leur collaboration à cet ouvrage.*



© Editions GALERIE MICHELE HEYRAUD
79, rue Quincampoix
75003 PARIS

I

LES DÉBUTS

1.

La Jeunesse

Pierre, Jacques - Mage (1) Gleizes (2), menuisier, naquit en 1825 à Capoulet près de Tarascon - sur - Ariège, dans une de ces hautes vallées des Pyrénées où l'étroitesse et la pente des versants obligent à conquérir les champs par des "faïssa", murets soutenant des bandes de terre, et à les établir tout en haut pour trouver le soleil. Pays d'une grande rudesse. Son père Pascal Gleizes était roulier à Capoulet. Pierre, Jacques - Mage était le deuxième de six enfants. A son tour, il eut cinq enfants dont l'aîné, Raymond Sylvain, naquit le 9 mars 1852. Vers 1860, la désertification des campagnes étant bien engagée, la famille s'exila à Paris (3) où Sylvain réussit très bien, parvenant à créer un grand atelier de dessin industriel d'ameublement - soieries, papiers peints, rideaux, motifs décoratifs - rue d'Uzès.

Il épousa Elisabeth Valentine Comerre originaire de Trelon dans le Nord. Ils habitaient 5 rue de l'Echiquier dans le 10^{ème} arrondissement de Paris lors de la naissance de Léon Albert le 8 décembre 1881 à 3 heures du matin. Elle, comme lui, avait 29 ans. On relève sur l'acte de naissance que le premier témoin,

- (1) Mage pour Jacques le Majeur pour le différencier de l'autre apôtre Jacques le mineur.
- (2) L'orthographe GLEYZES, qui de 1800 à 1880 prédomine dans la trentaine de pièces d'archives consultées, a été abandonnée par Pierre, Jacques - Mage qui, le 3 mars 1874, dans l'acte de mariage de sa fille Noémie « déclare sous serment » que c'est à tort et par erreur que son nom a été orthographié GLEYZES « au lieu de l'être GLEIZES qui était sa véritable orthographe ».
- (3) où Jacques - Mage devait devenir marchand de vin, tandis que trois de ses fils, Sylvain, Honoré et Félix débutaient dans l'ameublement.

GLEIZES

âgé de 26 ans, est Honoré Gleizes, frère de Sylvain, lui aussi dessinateur et domicilié 14 rue Montebello à Courbevoie. Les parents d'Albert Gleizes s'installèrent à Courbevoie au 12 Avenue Gambetta, peu après sa naissance.

En effet, Gleizes a fait sa première scolarité à l'école de la rue Ficatier à cent mètres à peine de ce quai de Courbevoie qu'il peindra pendant tant d'années. A voir le nombre de peintures et dessins qu'il a exécuté jusqu'en 1914 de cet endroit précis et des bords de Seine voisins, on ne peut pas ne pas imaginer l'émerveillement quotidien du jeune enfant devant la vie agitée d'un port et l'intense activité que provoque la rencontre d'une ville en construction, de nombreuses usines et du flux portuaire chargé, pour un petit écolier, de rêves et de mystères.

L'autre frère de Sylvain, Félix, de six ans son cadet, qui habitait d'abord Paris, vint se fixer à Neuilly à l'angle du pont et de l'avenue de Neuilly, face à Courbevoie. Ce regroupement de la fratrie est classique dans l'émigration. En plus pour les enfants, il est l'occasion de participer plus étroitement à la vie de famille où les cousins germains ajoutent une autre alternance à celle des oncles et tantes. De cette ambiance familiale témoignent les très nombreuses oeuvres qui ont ses deux soeurs et parfois sa mère pour modèles, mais aussi les portraits de ses oncles et tantes et de ses cousins germains.

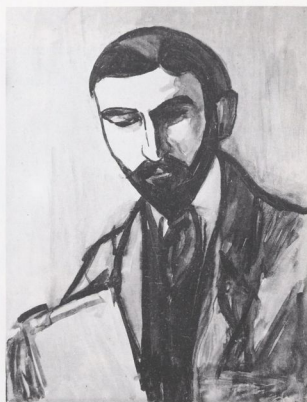
Il devra à ce contexte un sens de la mesure dans la révolte, de la solidarité avec le groupe humain que l'on bouscule, de l'obligation d'engendrer ou de construire pour les générations à venir. Pour achever de décrire l'atmosphère de cette enfance il faut indiquer qu'il y avait, autour de la maison, un grand jardin et que Courbevoie était «presque villageoise alors» (1). De là son amour des arbres ? ...Peut-être!

(1) Catalogue "Albert Gleizes, 1881 - 1953", 6 novembre - 20 décembre 1971, Musée Roybet - Fould, Courbevoie.

Les débuts



La sœur d'Albert Gleizes.



Olivier Gleizes.

GLEIZES



Robert Gleizes.



La sœur et la mère d'Albert Gleize.

Les débuts

Les véritables influences, les choix qui marquent une vie, ce fut l'adolescence qui les apporta comme il se doit. D'abord le climat change : Paris, où se trouve le lycée Chaptal où il va poursuivre ses études, à côté de la gare Saint-Lazare, devient quotidien. Mais ce n'est que la toile de fond. Dans sa lettre autobiographique à Jean Chevalier du 19 février 1938 (1), il dira :

«amour de la peinture : tradition de famille».

S'il pense à son père et à son oncle paternel Honoré, qui fut lui aussi un peintre intéressant et certainement doué, on comprend qu'il indique surtout le prestige que devait avoir son oncle maternel Léon Comerre, Grand Prix de Rome de peinture en 1875. Consécration qui avait un poids considérable à cette époque. La première Exposition Impressionniste n'étant que de 1874, quand le jeune Albert Gleizes allait en famille au Salon des Artistes Français voir les envois de son oncle, il ne devait guère être troublé par l'avant-garde.

D'ailleurs la peinture n'était pas son problème. Il rêvait d'être comédien. Magie du verbe vécu, qui représente une passion pour la lecture, un «amour de poésie verbale» (2) à laquelle on consacre son temps, qui l'emporte sur le goût des études dont il dira qu'elles le révoltaient. Désir aussi de la vie d'artiste à l'exemple des hommes de sa famille, mais option différente cependant car il faut bien préserver son originalité et son indépendance. Aspiration qui ne demeura point platonique puisque vers 17 ans il se mit à suivre en secret les cours du Conservatoire où il noua de solides amitiés, durables comme on le verra (3). Mais à force de s'absenter du lycée, il se fait repérer et on découvre la vérité. Il dut y avoir une belle explication

(1) Publiée dans le catalogue "L'art Sacré d'Albert Gleizes" 21 mai-31 août 1985, Musée des Beaux-Arts, Caen.

(2) Ibidem.

(3) Il était dans la classe de Raphaël Duflos dont son oncle, Léon Comerre, avait fait le portrait en pied et reçoit des leçons du père de Léautaud. *Chefs-d'oeuvre de l'art* N° 95-6-1-65.

GLEIZES

familiale. La conclusion, ce ne fut pas le Conservatoire d'Art Dramatique mais l'atelier paternel.

Il entre dans la vie.

«Mon père m'obligea à apprendre son métier : ainsi je fis un apprentissage» (1).

Plus tard, il écrira encore de cette période :

«Mon père, dessinateur industriel et peintre de talent, travailleur infatigable, entretenait autour de moi une atmosphère d'insatisfaction tant ses exigences étaient grandes» (2).

Mais il ne faut pas croire que ce fut une période triste ou contraignante : à preuve cet ibis empaillé qu'avec d'autres jeunes apprentis ou ouvriers de l'atelier, ils promènèrent un jour, en chantant, dans la rue Réaumur, au grand divertissement des nombreux passants. En plus, à l'atelier, il y avait aussi le futur poète René Arcos avec qui Gleizes se lia d'amitié. La poésie demeurait présente.

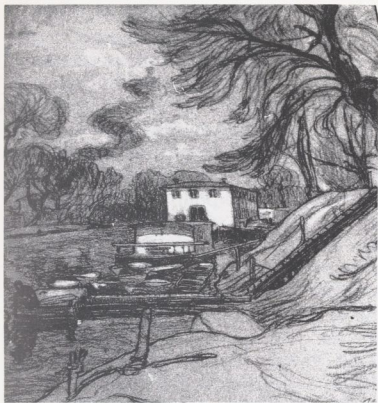
Mais la peinture allait l'emporter. Il avait 17 ans lors de sa tentative théâtrale. Il entre donc à l'atelier de son père vers le milieu de 1898. Le temps de se remettre de ce changement de vie quelque peu brutal et de s'habituer à l'existence d'atelier et il va amorcer cette reconversion vers la peinture, comme moyen d'exprimer ce qu'il porte en lui. Travaillant toute la journée et même plus que ses camarades, car il est chez son père, il ne peut y consacrer que ses rares moments de temps libre. D'où une prise de conscience nécessairement lente.

Dater ses débuts en peinture de 1899-1900 semble raisonnable. Un de ses tableaux, si ce n'est le premier, va confirmer cette approximation. Il s'agit d'une peinture à l'huile de 55 sur 43 cm, dans un cadre ovale, portrait de sa tante Adélaïde Debaet, femme de

(1) Lettre à Jean Chevalier, op. cit.

(2) Cité par Dom Angelico Surchamp "Albert Gleizes, 50 ans de peinture, Lyon 1947" L'itinéraire pictural et spirituel d'Albert Gleizes, p. 3. D.A. Surchamp a utilisé le texte des "Souvenirs" d'A. Gleizes, de notes manuscrites et de lettres du même.

Les débuts



La Seine, vue prise du pont de Neuilly (fig. 1).



La Seine, vue prise du pont de Neuilly (fig. 2).

GLEIZES

son oncle Félix. Oeuvre de débutant à la facture large mais un peu floue, elle ne peut avoir été suivie de but en blanc des toiles datées 1901 qui témoignent, elles, d'une réelle maîtrise de la technique impressionniste. Un an d'intervalle au moins paraît nécessaire entre ces deux moments. Le portrait au pastel de son oncle Félix (qui dut suivre celui de sa femme) qui se veut de technique impressionniste, montre bien, par comparaison avec le portrait au pastel de sa grand-mère en 1902, qu'il mit normalement du temps pour apprendre cette manière de peindre, puis pour la maîtriser brillamment. Il peint en cachette, le heurt avec son père ayant dû être rude. Mais quand celui-ci finit par découvrir ses toiles, reconnaissant sans doute un tempérament de peintre, il le laissa libre de s'adonner à la peinture.

Des hauteurs de Courbevoie à la plaine de Nanterre, des quais de la Seine à la butte du Mont-Valérien, il va parcourir, à l'ouest de Paris, cette boucle de la Seine, qui, de Meudon à Saint-Denis, lui fournira les motifs de ses peintures jusqu'à son départ au service militaire. Si le jury de la Société Nationale des Beaux-Arts le reçoit dès 1902 parmi les exposants du Salon, c'est, on peut le vérifier aujourd'hui encore, parce que la qualité de ses peintures est devenue plus qu'honorable. D'un impressionnisme franc et lumineux, elles ont l'éclat et la santé robuste des Sisley ou des Pissarro. Il a tout juste vingt ans et il y a de l'exploit dans cette rapide conquête du métier. Mais il ne va pas s'attarder et, dès la fin de 1902, on voit une évolution se produire.

Le 16 novembre 1902, il part pour le service militaire. Le livret militaire indique : profession dessinateur industriel ; taille : 1,63 mètre. Son service, il le fera au 72^{ème} régiment d'infanterie à Amiens et Abbeville. Il restera sous les drapeaux près de trois ans, jusqu'au 22 septembre 1905. S'il continue à peindre et à dessiner il faut noter aussi un fait, apparemment banal et commun, mais qui prend avec lui une dimension spéciale. Tout le monde alors se faisait des camarades

Les débuts

de régiment. Par la diversité, le choix et le nombre de ses amitiés, Gleizes fera d'une donnée sociologique un trait de caractère autant qu'un élément de biographie. Qu'il se soit lié avec les peintres Bertold Mahn et Jacques d'Otémar (1), cela va de soi. Qu'il ait débuté là son amitié avec Charles Vildrac (2) paraît aussi dans l'ordre des choses étant donné ses aspirations théâtrales et ses relations avec René Arcos. Mais qu'un ouvrier imprimeur, Lucien Linard (3), ait noué avec lui, à ce moment-là, une amitié assez solide pour tenter, à son appel, l'aventure de l'Abbaye de Créteil, éclaire autrement la psychologie d'Albert Gleizes. Chaleur de la communication, diversité des centres d'intérêt, capacité d'unir autour de lui des êtres différents, on saisit là, en germe, ce qu'il ne va cesser de développer jusqu'à son dernier souffle.

Concrètement, ce qu'il développe durant ces longues années d'armée, c'est son aptitude à utiliser l'outil qu'il vient de mettre au point : la peinture. On constate l'évolution de sa gamme colorée et de sa touche. Un nouveau rapport de tons s'installe dans ses tableaux qui ne se veulent plus un impressionnisme idéal mais la traduction de la lumière mouillée de la Picardie. Sa touche s'agrandit, s'élargit, comme pour mieux dire la lourdeur et la consistante solidité de la plaine picarde.

Rendu à la vie civile, on se dit qu'il va se ruer sur ses pinceaux. C'est ici qu'apparaît une autre constante de sa psychologie. Il avait eu une enfance à tous points de vue très protégée. L'expérience du service militaire, pour lui comme pour tant d'autres, fut l'occasion de la découverte du groupe social. A partager la chambrée, la nourriture et la routine militaire, on n'apprend pas la réalité sociale mais on découvre, au niveau de la personne, des personnes, l'épaisseur charnelle, les puissances et les incapacités de chacun.

(1) J.C. Dauphin, *Les cahiers de l'Abbaye de Créteil*, N° 0, décembre 1981, p. 31.

(2) Paul Maunoury, *Les cahiers de l'Abbaye de Créteil*, N° 4, décembre 1982, p. 86.

(3) Christian Sénéchal, *L'Abbaye de Créteil*, Paris 1930, p. 27.

GLEIZES

Photographie de la collectivité dans laquelle on vit, dans laquelle on est plongé, mais sans jamais la voir. Devant le gâchis et l'automutilation produits par cette société dont on découvre les résultats à l'occasion du service militaire, les réactions communes sont ou l'enthousiasme lyrique, «Mozart assassiné» dira Saint-Exupéry, ou la révolte sauvage. Bref, expérience décapante que, en règle générale, on s'empresse d'oublier dans les allégresses de la libération. Expérience que Gleizes non seulement se refuse à oublier mais dont il veut tirer les leçons. Toute sa vie il aura ce comportement, irritant pour les acteurs de ces expériences collectives qui voudraient les occulter comme pour les spectateurs qui subissent ces événements. Tandis que lui tentera au contraire de comprendre ces situations pour remédier à leur déficience ou pour guérir les maux qu'elles ont créées.

Il a à peine vingt cinq ans et il se donne les moyens d'agir.

«Ai toujours été préoccupé du problème humain. Deux précisions lointaines et significatives. Au sortir du régiment (1905) je fonde "L'Association Ernest Renan" (avec des camarades de régiment, normaliens, chartistes, étudiants en médecine et en droit. Albert Mousset, René Hubert, professeur de la faculté des lettres de Poitiers, etc...) : Union des étudiants universitaires et des étudiants populaires pour le développement des oeuvres d'éducation laïque. Ma peinture d'une part, une action sociale d'autre part. J'étais secrétaire de la section artistique, littéraire surtout. Me dépense grandement une année dans les Unions Populaires avec de jeunes camarades, élèves au Conservatoire pour la plupart, parlant, faisant dire des vers, jouant la comédie...» (1).

A vingt cinq ans on a choisi le sens de sa vie, et les engagements sont ceux, définitifs, qui constitueront l'axe de l'existence. Avec ce sens de la formule dont il ne s'est jamais départi, il dit :

(1) Lettre à Jean Chevalier, op. cit.

Les débuts

«Ma peinture d'une part, une action sociale d'autre part».

Sa peinture, il est alors à cent lieues de la prévoir contestant socialement et philosophiquement le monde ; sa peinture, à ce moment — là, c'est «le plaisir de peindre» (1). Ainsi il y a chez lui ce besoin viscéral d'être présent au monde, de ne pas considérer la peinture ou la vie d'artiste comme une fin en soi, tour d'ivoire où l'on garde les mains blanches. Constante de son caractère et de son comportement dont on voit ici la première manifestation positive.

«Je fonde... pour le développement des oeuvres laïques».

Comme il n'a ni système ni idéologie à communiquer, il se rabat sur la conception alors courante : l'action laïque. C'est l'optimisme des êtres généreux qui ne doutent pas du triomphe de la rationalité (2). Le patronage d'Ernest Renan est significatif jusque dans le rejet des compromissions de l'Église d'alors. Demain quand par une heureuse et exceptionnelle conjoncture historique, il pourra, en enseignant le Cubisme et ce qu'il lui a appris, promouvoir une nouvelle conception du monde, il aura réussi à unifier sa vie, à réunir ses deux tendances.

En 1906, il est d'abord un homme d'action, en tout cas d'une grande activité. S'il continue à peindre on s'aperçoit, à essayer de le suivre au jour le jour, que la peinture est loin d'être sa seule préoccupation. Il est libéré le 22 septembre 1905. Il dit qu'il fonde l'Association Ernest Renan en 1905 : c'est donc dans le dernier trimestre qu'il se livre aux visites, démarches et formalités que nécessite toute association. Comme il ajoute :

«Me dépense grandement une année»,

(1) Albert Gleizes, "Souvenirs. Le Cubisme 1908-1914", Cahiers Albert Gleizes, Association des Amis d'Albert Gleizes, Lyon, 1957, p. 5.

(2) Dans A. Surchamp, op. cit., p. 3 : «Laique, parce que nous pensions sincèrement que la laïcité était la condition première pour l'établissement du règne de la raison, son contraire étant, bien entendu, un héritage suranné, source de superstition, expliquant toute oppression et toute ignorance».

GLEIZES

on se doute que dès les premières semaines, souvent les plus actives, il dut s'employer avec beaucoup d'ardeur. Mais Berthold Mahn, dans son texte sur l'Abbaye de Créteil, date les débuts de cette entreprise de la

«première réunion chez Vildrac, rue Victor Massé, un soir de décembre 1905» (1).

Fallait-il que son désir fut vraiment vigoureux de lutter contre cette société dont le service militaire lui avait révélé les ravages dans l'âme des gens! Il aurait pu en effet se contenter de l'Association Ernest Renan qui visait à panser les plaies et blessures. Mais le voilà qui s'engage, avec quelques amis, dans le projet qui devait devenir l'Abbaye de Créteil, d'une vie associative échappant aux finalités de cette société. Comme si, à l'action quotidienne, il voulait joindre la force et le rayonnement d'un exemple, d'un modèle de vie.

Tel est Gleizes en cette année 1906. Courant de son chevalet aux Unions Populaires qu'il quitte pour la mise sur pied d'un projet : «l'Abbaye». Or, avant même d'exister, l'Abbaye, que Gleizes déjà aurait voulu installer en Gascogne et en tout cas dans «quelque retraite loin de Paris» (2), exigeait beaucoup de temps de ses futurs participants. Berthold Mahn, dans le texte précité, a des pages savoureuses sur les préparatifs des visites aux grands personnages et les achats de vêtements «laissés pour compte des grands tailleurs» rue Saint André des Arts.

«Démarches et recherches durèrent des mois» (3) dit-il. Recherche d'appuis, de ressources, d'un lieu. Cependant pour y parvenir il fallait tenter de préciser quelque peu les intentions et les objectifs. Ainsi s'ajoutant aux autres préoccupations, il fut nécessaire de prendre le temps d'une rédaction collective qu'on dut

(1) Berthold Mahn, "Mémoires d'un peintre", Les Cahiers de l'Abbaye de Créteil, N° 0, octobre 1975, p. 22.

(2) C. Sénéchal, op. cit., p. 24.

(3) B. Mahn, op. cit., p. 24.

Les débuts

ensuite faire imprimer puis diffuser en octobre 1906. Ce «*Manifeste de la ligue des Arts Indépendants*» fut le germe de l'Appel de 1906 dont une phrase est à retenir :

«Fonder hors la ville notre Abbaye : un refuge de l'Art, de la Pensée... tout comme l'Abbaye au Moyen Age fut un refuge... » (1)

Il fallait surtout trouver un lieu. Car tant qu'il n'y aurait pas un toit pour abriter ce projet, il n'y aurait qu'un rêve, chimère amoureusement et poétiquement caressée par de jeunes hommes, comme cela arrive si souvent. Trouver un lieu.

«Les dimanches de nos amis sont désormais consacrés à la recherche... du côté de Chantilly, de Luzarches, de Versailles... Mais tout y est fort cher. Les explorations ne s'en poursuivent pas moins, au cours de l'été, nombreuses et patientes...

Enfin, le 1^{er} novembre 1906, après maintes sorties infructueuses, Vildrac, sa femme et Arcos découvrent à Créteil, sur le bord de la Marne, une propriété à louer...» (2).

Ainsi, pour l'histoire, l'Abbaye allait être l'**ABBAYE DE CRÉTEIL**. Le rêve était terminé, l'aventure commençait. Car jusque-là, pour riche et dense qu'ait pu paraître la vie d'Albert Gleizes, elle ne relevait en rien d'une aventure. Semblable à mille autres, elle accumulait les possibles. Parti pour être un bon peintre, Gleizes s'était doté en plus d'une dimension sociale. Il y avait de quoi occuper une vie.

Avec l'Abbaye de Créteil, quelque chose d'autre allait se produire. D'abord, oh combien inconsciemment, l'entrée dans l'histoire, la grande histoire. On y reviendra. Que personne ne s'en soit rendu compte alors et qu'aujourd'hui encore on s'étonne de voir accorder une telle place à l'Abbaye de Créteil est le fait, habituel, de toutes les véritables mutations essentielles, celles qui conditionnent la vie de tous les jours.

(1) C. Sénéchal, op. cit., p. 139.

(2) C. Sénéchal, op. cit., p. 24.

GLEIZES

Mais pour Gleizes ce fut aussi le premier saut dans l'aventure et les véritables débuts de cette épopée qui n'allait cesser de s'amplifier jusqu'à aujourd'hui.

2.

L'Abbaye de Créteil

Il est toujours dangereux d'annoncer les événements à son de trompe. C'est pourquoi avant d'essayer de justifier ces jugements qui peuvent paraître un peu surfaits, on va préciser ce que fut exactement l'Abbaye de Créteil, surtout ce qu'elle fut pour Albert Gleizes, enfin quel sens peut-on donner aujourd'hui à cette entreprise.

Ce que fut l'Abbaye de Créteil, il faut le demander aux événements et aux textes de cette période. D'abord, à la première réunion, vague projet de quelque chose en rupture avec le morne quotidien.

«Pèlerinage d'art en Orient» que nos amis auraient entrepris donnant des spectacles, des concerts, des récitations de ville en ville, vendant les peintures des pèlerins (1).

L'irréalisme trop manifeste du projet le fit abandonner.

«On voulait l'évasion, non pas temporaire, mais définitive» (2). Dans un poème prémonitoire, que Gleizes appelait «*le pacte d'union*», «ce fut Charles Vildrac qui prononça le mot qui devait les unir» (3) : «Je rêve l'Abbaye»

Qu'y avait-il dans ce rêve ? Le Manifeste de la Ligue des Arts Indépendants demeure vague, très vague :

«Malheur au solitaire... Malheur encore à celui

(1) C. Sénéchal, op. cit., pp. 18-19.

(2) B. Mahn, op. cit., p. 23.

(3) C. Sénéchal, op. cit., p. 18.

GLEIZES

qui oeuvre en complète indépendance... il finira par succomber... Voici qu'une collectivité de jeunes veut... affirmer et exposer au grand jour de la vie commune... que l'art doit évoluer. Nous voulons rester individuellement maîtres de notre pensée et de ses concepts...» (1).

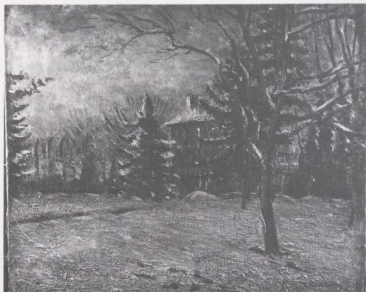
Puis d'un seul coup tout devient concret.

Le 1^{er} novembre 1906 découverte du lieu à Créteil.

Le 2^e réunion où est prise la décision de louer.

Le 28 novembre 1906 signature du bail par René Arcos, Georges Duhamel, Albert Gleizes, Henri Martin, Charles Vildrac.

«Le domaine mesurait plus d'un hectare. Il était planté de belles essences et bordé d'une allée de tilleuls. Dans la partie supérieure s'étendait un potager... Il y avait des dépendances, des écuries, etc... La maison délabrée réclamait des réparations... Par économie et aussi par plaisir, ils s'improvisèrent menuisiers, plâtriers, peintres et tapissiers. En un mois la vieille bâtisse devint habitable...» (2)



Abbaye de Créteil.

(1) B. Mahn, op. cit., pp. 6-8-9.

(2) B. Mahn, op. cit., pp. 26-27.

Les débuts

Le 24 décembre «Albert Gleizes emménagea le premier... Arcos, Vildrac et sa femme le suivirent le lendemain... Georges Duhamel emménagea aussitôt après, ainsi que Linard. Tous ceux-ci habitèrent à l'Abbaye à demeure» (1).

Les autres membres : Henri Martin-Barzun, Albert Doyen, Berthold Mahn, Alexandre Mercereau, Jacques d'Otémar eurent aussi leur chambre réservée. Voilà donc, hôtes et lieux, le cadre de l'Abbaye. Linard l'imprimeur excepté, sur les neuf membres du groupe seul Gleizes avait un métier manuel, les autres étant poètes et écrivains.

Il semble que très tôt, dans l'élaboration du projet, ils aient lucidement envisagé le problème des ressources financières. Avec beaucoup de réalisme et d'à propos ils avaient opté pour un travail d'imprimeur. C'est pourquoi avec ponctualité ils consacraient quatre heures par jour et même davantage à ce travail qui était encore totalement manuel à cette époque. Son mi-temps accompli chacun reprenait ses travaux personnels.

L'entreprise était viable. L'échec ne vint ni des participants ni de la conception de base. Il vint du mercantilisme foncier de la société qui ne laisse vivre que les structures exclusivement commerciales et aussi, ce qui est peut-être le plus grave, de la perversion de l'esprit bourgeois dont était pétri leurs clients ou relations. Pour réussir il leur eut fallu commencer par créer une véritable organisation commerciale, c'est-à-dire faire ce pour quoi ils n'étaient absolument pas faits et ce qui surtout était le contraire même de leur conception et de leur association. Il suffit de reprendre le texte de l'«*Appel de 1906*» qui fut en réalité imprimé à l'Abbaye en 1907 et qui reflète donc leur expérience :

«Ceux qui veulent vivre à tout prix de leur plume ou de leur pinceau doivent condescendre à la prostitution et prendre les dangereux chemins de

(1) ibidem

GLEIZES

descente qui mènent très loin au – dessous de l'art» (1).

L'échec fut commercial car leurs témoignages prouvent qu'ils ont considéré l'Abbaye comme un des plus grands moments de leur vie. Leur impact sur le milieu intellectuel et artistique fut notoire. La fête et les expositions qu'ils organisèrent, les visiteurs sans nombre, d'Odilon Redon et Chéret, aux journalistes, en sont les preuves.

Il faut essayer de voir maintenant ce que l'Abbaye de Créteil fut pour Gleizes. Qu'il ait fondé l'Association Ernest Renan et qu'il s'y soit grandement dépensé prouve son sens de l'apostolat social. Mais l'Abbaye relève d'un autre ordre de valeur. Elle est la mise en pratique d'un idéal. Quel idéal ? Du seul idéal qui possède la force de changer la vie quand on a vingt ans : l'amitié.

S'agissant d'Albert Gleizes, il est remarquable que les membres de l'Abbaye sont ses amis personnels et qu'il est au centre de leur rencontre. En effet, dès avant 1906, il connaît Arcos depuis l'atelier de son père, Vildrac depuis le régiment et Georges Duhamel puisque Vildrac avait épousé la soeur de celui-ci. Berthold Mahn et Jacques d'Otémar, on l'a vu, sont eux aussi des camarades de régiment. Seul Henri Martin, dit Martin-Barzun, qui vint à leur rencontre après avoir lu le texte du Manifeste et qui par sa générosité et ses possibilités financières permit la signature du bail, ne fut pas introduit par Gleizes dans l'équipe de départ. Et quand se posa la question de choisir, pour vivre, le travail d'imprimeur qu'aucun d'entre eux ne connaissait, comment ne pas voir le rôle que tint Gleizes en donnant au projet toute sa viabilité puisque c'est à son ami Lucien Linard qu'il demanda d'apporter sa garantie professionnelle.

S'il serait malséant de présenter Gleizes comme le plus dynamique des pensionnaires de Créteil, il faut reconnaître qu'il vécut ces 14 mois d'aventure avec cet enthousiasme actif, dont tant de fois dans sa vie il allait

(1) C. Sénéchal, op. cit., p. 138.

Les débuts

donner des preuves. Un seul exemple. C'est lui et Mercereau qui eurent l'idée, pour améliorer les relations publiques de l'Abbaye, d'une fête dans le parc. Et, là encore, l'entreprise pivote sur Albert Gleizes. Il mobilisa ses vieilles relations du Conservatoire, qu'il mettait aussi à contribution dans les Unions Populaires, et il monta «un plateau» que le temps a rendu remarquable : Bacqué, Jean Hervé, Blanche Albane, Berthe Bovy...

Autre évidence : la section des éditions de l'Abbaye : lithographies, estampes, eaux-fortes, reposait pour la plus grande partie sur ses épaules, plus exactement dans ses mains (1).

On ne peut cependant pas, sur un point précis, refuser de reconnaître que Gleizes occupe une place spéciale dans l'histoire de l'Abbaye : il s'agit de la suite, du prolongement de cette aventure. Car l'Abbaye ne mourut point en fermant ses portes en février 1908. En effet il y eut une deuxième Abbaye de Créteil. Non point identique et bien sûr pas à Créteil même. C'est Albert Gleizes qui la fit naître sur les bords du Rhône à Moly Sabata vingt ans plus tard (2). On en parlera longuement le moment venu mais pour l'instant on va montrer que ce n'est pas par suite d'une opinion subjective que l'on a écrit cela. Au premier matin de leur arrivée à New-York, fin septembre 1915, Madame Gleizes et lui prirent le métro, au hasard, jusqu'à un terminus. Ils continuèrent à pied pendant longtemps dans une banlieue new-yorkaise aussi sinistre et mesquine que toute autre banlieue de métropole. Ils étaient conscients qu'en traversant l'Atlantique ils

(1) Ce séjour à Créteil fut par ailleurs du point de vue métier extrêmement bénéfique pour Gleizes. S'il produisit peu, dessins ou peintures, ne pouvant y consacrer que peu de temps, il fut en revanche conduit à s'occuper de techniques qu'il n'avait pas pratiqué jusque là. Il eut ainsi le temps d'apprendre la lithographie et surtout la gravure dont le vieil ami de Maupassant, Eugène Charvot qui habitait à Créteil, lui enseigna les rudiments et qui l'initia aux tours de main et procédés d'atelier indispensables pour parvenir à la maîtrise qu'il devait manifester par la suite.

(2) A. GLEIZES, Le groupe de l'Abbaye. La nouvelle Abbaye de Moly-Sabata. Cahiers Américains Paris-N.Y. N° 6 - Hiver 1934, pp. 253-259.

GLEIZES

venaient de tirer un trait sur leur passé. Découragés par la conclusion européenne de leur jeunesse ils se sentaient maintenant accablés par la laideur du Nouveau Monde. Et c'est alors que Gleizes dit à Juliette Roche - Gleizes :

«S'il y a un avenir il faudra refaire l'Abbaye!»

Le second témoignage que l'on peut apporter est, entre des dizaines d'autres textes identiques qui abondent dans les écrits de Gleizes, le passage suivant :

«Après avoir, en 1906, fondé l'Abbaye de Créteil avec Duhamel, Vildrac et quelques autres amis et en avoir retenu le sens et l'enseignement, j'ai repris l'idée, en 1926, dans Moly Sabata».

Gleizes écrit ces lignes pour demander une aide officielle au moment où il entreprend sa deuxième fondation aux Méjades à Saint - Rémy de Provence. Ainsi grâce à lui il y eut une suite à Créteil.

C'est le moment de se demander quel est ce sens et cet enseignement qu'Albert Gleizes a pu tirer de l'Abbaye de Créteil.

Ce mouvement de révolte de jeunes artistes contre l'avitilissement de la société et de ses corps constitués - 1906 est enfin l'année de la révision du procès de Dreyfus! - comment va-t-il se manifester ? Pas de théorie, pas de doctrine : un refus partagé. La seule cohésion, la seule force qui les anime : l'amitié. De toute évidence ils marchent à l'intuition. C'est là toute la portée et toute la force de leur geste. Intellectuels patentés, individualistes acharnés et, puisqu'ils sont des artistes, exerçant toute la finesse de leur intelligence et de leur sensibilité à capter par ses mille manifestations invisibles et indicibles la forme du monde qu'ils sont en train de vivre, leur moyen de refuser la société, de s'y opposer radicalement, définitivement, paraît au fond très peu de chose : quitter la ville, s'adonner pour vivre et donc continuer à pratiquer son art, à un travail manuel intelligent.

Cela parut même si peu aux contemporains que personne ne s'est aperçu du bouleversement qui se

On s'écrasait dans notre salle, on criait, on riait, on s'indignait, on protestait... on se disputait entre ceux qui approuvaient, défendaient notre position et ceux qui la condamnaient... Nous n'y comprenions rien... C'est de ce jour de vernissage de 1911 que date l'appellation de "Cubisme". Les peintres n'y étaient pour rien. Hélas il n'allait pas toujours en être ainsi, et les "ismes" allaient bientôt se multiplier par les volontés d'artistes cherchant plus à attirer l'attention sur eux qu'à réaliser des œuvres sérieuses...

"Du jour au lendemain nous étions devenus célèbres. Inconnus de la veille, ou à peu près, la renommée aux cents bouches colportait nos noms pas seulement à Paris, mais dans la province et dans les pays étrangers. Et non seulement nos noms, mais nos portraits. Satisfaire la curiosité générale à notre égard était devenu un des soucis de la presse d'information...

Aussi paradoxal que cela puisse paraître lorsqu'on se remémore ces toiles au sujet parfaitement lisible, certains de nos amis prétendaient ne rien discerner... Le grand grief qu'on nous faisait était celui de l'illisibilité; on prétendait ne rien "voir" dans nos tableaux. Ce reproche d'illisibilité fut peut-être ce qui nous valu l'excommunication majeure de la part de la critique et du public...".

Albert Gleizes, "Souvenirs".

Pierre Alibert expert spécialiste d'Albert Gleizes, qu'il fréquente pendant près de dix ans, a déjà publié en 1982: "Albert Gleizes, naissance et avenir du cubisme" (Aubin-Visconti).

Il a produit et réalisé de nombreux films d'histoire de l'art, notamment: "Le Cubisme" (1954), "Gleizes, ce qui devait sortir du cubisme" (1966), "Henri Matisse" (1970)...

Il fut aussi le commissaire des expositions Gleizes au F.N.A.G.P. (Paris 1982) et au Musée des Beaux-Arts de Caen (1985).

Couverture :

Autoportrait

Cines 1000

ISBN 2-908458-00-4
2-908458-01-2

Prix : 120 F TTC

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

